



FAIRE LE POINT SUR LA PENSÉE RÉACTIONNAIRE

Novembre 2016
X.Dupret/G. Khadri
11.000 signes

Pour parler de la pensée réactionnaire, il faudrait peut-être commencer par une sensation un peu étrange que, à peu près tout le monde, ressent parfois : « c'était mieux avant ! ». C'est un peu vague comme point de départ. Mais dans ce cas précis, c'est peut-être un bon début.

On peut trouver cette formulation un peu triviale. Un poète a appréhendé cette réalité de façon plus profonde. «N'importe quel temps passé fut meilleur » disait le poète espagnol Jorge Manrique mais dans le cadre des magnifiques «Stances sur la mort de son père. »¹. La portée était alors tout autre, à la manière des travaux du philosophe Hésiode qui raconte les différents âges que parcourt l'humanité, dans le sens d'une déchéance, depuis l'âge d'or des origines jusqu'à l'âge d'airain dans lequel le poète place son époque. « La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses, qui apportent le trépas aux hommes. »

Une politique réactionnaire ?

On découvrira, au passage, une autre manière d'être de la pensée réactionnaire. Il s'agit en quelque sorte du prolongement politique de ce sentiment évoqué plus haut. On la comprendra comme la transcription d'une certaine morale en politique. Il faudrait continuer à faire comme nos ancêtres parce que ceux-ci avaient raison, ou parce qu'ils ont bien vécu, ou parce qu'ils tenaient cette manière de vivre de telle ou telle source que l'on ne peut remettre en cause. Et, évidemment, gare à ceux qui ne suivent pas le même chemin !

Le corollaire évident de cette position est que ceux qui sont privilégiés dans un certain système doivent continuer à l'être. Ils ont de ce point de vue intérêt à défendre cette posture. Par exemple, parmi les « confédérés » lors de la guerre civile américaine (1861-1865), on trouvait beaucoup de propriétaires terriens qui avaient, et pour cause, intérêt à maintenir le système de l'esclavage. Non seulement, d'ailleurs, pour des raisons liées au coût de la main d'œuvre mais plus largement pour maintenir un mode de production dans lequel ce type de production agricole était central.

Ces propriétaires terriens se battaient pour un monde dans lequel il n'y a pas abondance de main

¹ Jorge Manrique, coplas para la muerte de su padre. Traduction française « Stances sur la mort de son père », Editions Le Temps Qu'il Fait, 1995.

d'œuvre salariée bon marché qui aurait fait basculer le pouvoir économique vers le nord industrialisé du pays. La pensée réactionnaire en politique est d'autant plus associée aux dominants et à leurs privilèges dans la mesure où, depuis trois siècles environ, dans une partie significative des pays occidentaux, les révoltes populaires se sont produites sous le signe du progressisme. Donc au nom du Progrès, de la Raison et du sens de l'Histoire. On notera, au passage, les majuscules de rigueur.

Depuis la Révolution française, l'idée d'une évolution dans l'histoire, qui ressemblerait, d'une manière ou d'une autre, à un long chemin plus ou moins tortueux vers l'émancipation de l'homme par l'homme, s'est enracinée dans les différents courants de la gauche. A l'encontre de cette position encore dominante aujourd'hui, on retrouve parfois des expériences ou des courants dans certains mouvements qui vont frontalement à l'encontre de cette idée.

Il y a eu, par exemple, le débat aussi passionné que complexe autour du sabotage des usines par les ouvriers, dont les partisans de John Ludd sont peut-être les représentants les plus connus. C'était un mode de lutte qui permettait notamment d'arrêter les cadences infernales de la machine mais c'était aussi, d'une certaine manière, un sabotage du progrès. Le sabotage s'opposait à l'idée apparue progressivement dans une part importante du mouvement ouvrier et son argumentaire progressiste selon lequel il fallait hâter le progrès technique et les gains de productivité pour accélérer le développement du prolétariat et partant, la crise finale du capitalisme.

On retrouve cette problématique autour de la pensée réactionnaire aussi massivement dans les luttes du tiers monde. C'est ainsi que dans les luttes de libération nationale, il a souvent été question d'utiliser certains éléments du folklore national pour rassembler un peuple contre son oppresseur. En revanche, il est rare que les modes traditionnels d'organisation de la société aient reçu une position centrale une fois les indépendances nationales acquises. Ce constat est particulièrement vrai lorsque l'on aborde la question des choix de modèles productifs, de politiques éducatives et de mise en œuvre d'éléments de planning familial.

Des idées réactionnaires à gauche ?

Le progressisme, pour le dire d'une manière un peu abrupte mais qui offre le bénéfice de la clarté, procédant de l'idée que le progrès est de gauche semble aujourd'hui un peu dépassé. Du coup, la question du Progrès se pose maintenant clairement d'une autre manière. C'est ainsi que le néolibéralisme, beaucoup plus que l'idéologie libérale classique, mise sur l'innovation et le mouvement. Dans le libéralisme classique, la modernisation des moyens de production était prônée comme une valeur majeure mais il était également question pour ces libéraux de sauvegarder une morale traditionnelle. L'idée sous-jacente à cette position est que cette morale, souvent d'origine religieuse, était indispensable pour l'industrie et la discipline d'atelier (en clair, la domination sur le monde ouvrier).

La morale devait structurer la vie des anciens paysans devenus ouvriers dans le territoire mouvant et rempli de tentations qu'était la ville. Cette structuration morale était d'autant plus indispensable pour les dominants que beaucoup d'ouvriers étaient arrivés des campagnes les plus reculées et auraient pu devenir dangereux pour l'ordre établi puisqu'ils avaient « rompu » avec leurs structures sociales de référence. La morale prônée par les libéraux de l'époque consistait à vouloir les fixer dans toutes les dimensions de leur existence. Il fallait les marier pour faire en sorte qu'ils s'occupent de l'éducation de leurs enfants et donc (re)produisent de futurs ouvriers. Pour cela, il fallait aussi les attacher à une paroisse ou encore leur donner un petit lopin de terre pour qu'ils le cultivent (c'est une des raisons d'être des jardins ouvriers). Bien entendu, la morale dont il est question devait servir aussi à leur apprendre qu'ils avaient une place dans le monde et leur patron une autre. Cette « morale » enseignait en définitive aux exploités qu'il fallait se soumettre et respecter cet ordre des choses. Les places dans la société ne devaient pas être questionnées.

Dans le néolibéralisme, on ne retrouve rien de tout cela. La question centrale dans nos sociétés est celle de la rentabilité financière pure. Il n'y a plus ce besoin d'encadrer directement une main d'œuvre docile. La main d'œuvre rentabilise elle-même son capital humain et chacun est prié de se gérer comme une petite entreprise. C'est là tout la portée du management par objectifs et évaluation que l'on retrouve dans de nombreuses entreprises aujourd'hui. Il n'y a rien à proprement parler qui exige dans le néolibéralisme d'arrêter ou de limiter le « progrès ». Il y a, certes, parmi les tenants du néolibéralisme des individus ou des mouvements qui sont réactionnaires. Ceux-ci peuvent être inclus sans souci dans le système mais ce dernier est tout aussi compatible avec des mœurs tout à fait libérées. Le néolibéralisme est structurellement amoral. Il se porte donc se porte très bien en Arabie Saoudite ... mais aussi aux Pays-Bas ou en Suède.

De fait, de nos jours, c'est la position néolibérale qui ne cesse de revendiquer le progrès et l'innovation, d'exiger le changement et de s'insurger contre l'immobilisme alors qu'une partie importante de la gauche regarde avec une certaine nostalgie les années 1960 et 1970. En effet, au-delà de l'impression nostalgique et un peu superficielle que c'était mieux avant, la mémoire populaire garde le souvenir de la capacité de lutte de cette époque. Le quotidien n'était nécessairement pas meilleur mais la capacité à mener des luttes en vue d'une transformation de la société était, d'évidence, plus importante.

Conclusion

On ne peut donc plus aborder la pensée réactionnaire dans les mêmes termes qu'il y a quelques décennies. D'une part, parce que le capitalisme est avide de modernisation dans n'importe quel domaine que ce soit. Et plus cette modernisation est rapide, plus les affaires sont juteuses pour les actionnaires.

Du coup, c'est plutôt la gauche qui est tentée aujourd'hui par des retours en arrière. Mais ces retours sont bien entendu impossibles. Comme le rappelait Marx avec ironie dans son « 18 brumaire », «Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce»². Il entendait par là, non pas que l'histoire devenait un sujet de plaisanterie mais que ses acteurs étaient alors devenu des clowns malgré eux. La nostalgie est toujours un peu grotesque.

La question qui subsiste est celle de la réactualisation ou de la réactivation des pratiques et la manière de les relier à un devenir historique. Par exemple, les anciennes colonies sont devenues des États-nations indépendants reconnus formellement par l'ONU. Mais ceci ne clôt pas l'épisode colonial. D'une part, parce que dans les anciennes colonies, une domination néocoloniale s'est mise en place. Mais aussi d'autre part parce que, dans les anciens pays colonisateurs, l'imaginaire de l'époque coloniale s'est redéployé. On le retrouve notamment dans les rapports avec les migrants mais aussi avec leurs descendants de la deuxième ou troisième génération.

Ce n'est plus le même racisme que durant la colonisation. Mais il n'est pas non plus tout à fait autre ni, en tout état de cause, moins injuste. Cet exemple doit nous convaincre que les postures nostalgiques que l'on retrouve à gauche aujourd'hui devraient envisager prioritairement de regretter non pas un âge d'or révolu mais les luttes qui ont caractérisé cette époque de l'histoire. Leur actualisation est plus que jamais nécessaire.

2 Karl Marx, « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte » (1851), Éditions sociales (réédition 1969), Paris, p 13.

Pour citer cet article : Dupret, Xavier, FAIRE LE POINT SUR LA PENSÉE RÉACTIONNAIRE, Association culturelle Joseph Jacquemotte (ACJJ), novembre 2016, Url : <http://www.acjj.be/publications/analyses/>